

La station forestière à Sauvabelin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses
: soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **20 (1912)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La station forestière à Sauvabelin

Une station forestière. — Au nom du ciel qu'est-ce que cela signifie? A quoi servira-t-elle? A cultiver des arbres ou à former de jeunes forestiers? Ni l'un ni l'autre. C'est une station de cure d'air pour convalescents et débiles.

C'est vexant d'être malade. C'est ennuyeux et coûteux. Mais si c'est quelque chose d'aigu, on s'en va; ou la bonne nature toute seule, une drogue, au besoin le bistouri en ont vite raison. Il est tout autrement dur de traîner une longue convalescence, de mener la vie terne et décourageante de celui qui, par la fragilité de sa constitution, n'est ni sain ni malade.

Pour chacun de nous c'est une épreuve redoutable; pour les gens de petites bourses cet état est une vraie calamité.

Il est vrai que nous connaissons aujourd'hui, pour fortifier ces affaiblis, des remèdes tout autrement efficaces que ceux du bon vieux temps. Nous sourions de voir Louis XI avaler de l'« or potable » pour 4600 francs; ses courtisans prendre des « électuaires réconfortatifs de pierres précieuses ». Le soleil, l'air, le repos, une bonne nourriture, voilà les « ors potables » de nos jours. Seulement on ne les achète dans aucune pharmacie et souvent il faut aller les chercher hors de chez soi. Le convalescent riche a vite fait de se les procurer, même le soleil, le seul d'entre eux qui soit capricieux. N'éclaire-t-il pas sur nos montagnes d'innombrables façades de « Palaces » et de « Sanatoria ». Le soleil de montagne se dérobe-t-il, il reste celui du Midi. Les remèdes excellents, le pauvre ne les a pas à sa portée.

J'en appelle à mes confrères. Qui de nous ne s'est trouvé mainte fois dans cette cruelle impasse vis-à-vis d'une mère de famille surmenée sortant de pneumonie,

d'un ouvrier ayant subi une grave opération; d'anémiques employés de magasin, de bureau, d'usine? Ils devraient tous, pour se refaire, changer d'air, s'exposer au soleil comme les riches, mais on ne peut pas leur imposer le sacrifice d'argent nécessaire.

En désespoir de cause on les envoie à la campagne. Il faut avoir été médecin d'un village pour savoir combien souvent ces cures sont illusoire, à moins qu'on ne puisse y consacrer 2 à 3 francs par jour. Aussi la plupart de nos citadins pauvres doivent-ils rester en ville. Ils finissent leur convalescence tant bien que mal, — plutôt mal que bien, — chez eux. Ils cherchent l'air et le soleil sur les promenades publiques; si ce sont des hommes célibataires, ils font de longues stations aux cafés, ne sachant où aller.

* * *

La chose paraît évidente: il nous manque des stations pour convalescents indigents. Et si on veut bien y réfléchir, les riches aussi en profiteraient indirectement. L'enchaînement des intérêts vitaux va beaucoup plus loin qu'on ne le pense habituellement. C'est une garantie de plus pour chacun de nous si employés et ouvriers avec qui l'on a à faire tous les jours, sont eux-mêmes en bonne santé.

L'enfant pauvre est, un jour ou l'autre, le camarade de l'enfant riche: à l'école, au bureau, à la caserne.

Et l'intérêt égoïste de notre peau n'est pas seul en jeu. En réalité cette question sanitaire en est une de prévoyance et d'économie sociale. Telle jeune personne, aujourd'hui à Leysin pour des mois, aux frais de l'Etat et sans garantie de guérison, aurait échappé à la tuberculose (qui coûte à l'Etat plusieurs centaines de francs)

si pendant une anémie rebelle, après une mauvaise grippe, on l'avait empêchée, par une convalescence sérieuse, de glisser sur la pente funeste. Tel enfant aujourd'hui à demi estropié aurait pu garder son genou intact, si au début du mal on l'avait exposé au soleil. Au courant de sa vie l'assistance publique devra lui venir en aide!

Tous ces malades et infirmes sont un capital qui s'effrite sans rien rapporter.

« It pays to abolish preventible illness », dit le très pratique citoyen des Etats-Unis. Il multiplie ses homes de convalescence pour les employés de toute catégorie, il construit des colonies de vacances. Mais sur ce point spécial, je laisse la parole à la plume spirituelle de T. Combe.

Jusqu'à présent c'est l'Allemagne qui, en Europe, l'a le mieux compris. La sentimentalité germanique n'y est pour rien. C'est une affaire d'épargne. Les homes de convalescence pour adultes et enfants y sont nombreux. Dans les grandes villes, Berlin, Francfort, Munich, l'enfant pauvre passe toujours, après sa guérison, 2 à 3 semaines dans un pavillon hors de ville avant de rentrer chez soi.

* * *

Ces dernières années s'est développée encore une institution originale et pratique. Elle répond à merveille à ces deux exigences: d'un côté assurer aux convalescents pauvres une guérison complète, d'autre part fortifier les débiles et les empêcher ainsi de s'affaiblir davantage, le tout *sans hospitaliser personne*.

Ce sont, si l'on veut me permettre l'expression, des cliniques diurnes; sans bâtiment autre qu'une cuisine, placées en pleine forêt, elles fonctionnent de jour seulement pendant les 5 à 6 bons mois de l'année.

Leur créateur est le Dr Wolf-Becher, de son vivant médecin d'assistance à Berlin. Il se heurtait à tout moment, comme nous

tous, à l'impossibilité de remettre sur pied tel malade que l'hôpital avait déjà congédié. Logé dans un milieu déplorable, sans revenus suffisants pour en sortir, ne fût-ce que pour quelques semaines, le malheureux pouvait rester encore longtemps incapable de travailler.

C'est pour sortir ces gens-là de chez eux que le Dr Becher proposa la création d'une station forestière. L'idée fut acceptée d'emblée par les autorités et réalisée sans retard.

La municipalité de Berlin céda à 15 minutes de la ville, près d'une ligne de tramway, un hectare de bois. On y aménagea une cuisine (avec dépendances et chambre de consultation) flanquée de galeries pour les journées de pluie. Sous les arbres se trouvent des chaises longues, des fauteuils, des tables et des bancs pour les repas, des hamacs. Les médecins dirigent sur cette station pour la journée leurs convalescents et débiles, qui continuent à coucher chez eux en ville. C'est là l'originalité de l'établissement. Tous les matins, à 8 h., munis de billets de tram à prix réduits, ils se rendent au bois. Dans ces frais ombrages, loin du bruit de la ville, déchargés momentanément de leurs soucis habituels, ils passent leur temps à se refaire. Les surmenés y dorment tout leur saoul; d'autres y trouvent des livres, des jeux. Un médecin y vient tous les jours examiner les nouveaux venus, régler pour chacun la durée du repos, du mouvement, des bains de soleil. Le vrai centre de la station est une diaconesse qui, aidée d'une ou de plusieurs employées, s'occupe du bien-être de ses protégés. On leur donne les deux repas, et du lait à 8 et à 4 h. Après le souper, tout le monde rentre chez soi.

* * *

Chez la plupart des convalescents, un séjour de quelques semaines suffit pour

augmenter leur poids et améliorer leur état général. Beaucoup d'enfants y restent plus longtemps ou reviennent plusieurs années de suite. Hommes, femmes et enfants ont, cela va sans dire, leur galerie séparée, si on les reçoit à la même station, ce qui est rare. Le coût de la journée est de 1 fr. 20 à 1 fr. 50. La plupart des hommes y sont aux frais des sociétés d'assurances, s'ils ne payent pas leur pen-

sion eux-mêmes. L'assistance publique paye souvent pour les femmes.

La première station berlinoise fut créée au Grunewald en 1900, et aujourd'hui Berlin en a déjà 7 : 2 pour hommes, 2 pour femmes, 3 pour enfants. Plus de 1000 personnes en profitent journellement. Une centaine de stations pareilles existent déjà près d'autres grandes villes allemandes.

(La fin au prochain numéro.)

Nouvelles de l'activité des sociétés



Les samaritains de Winterthur, après un exercice d'alarme

Exercice d'alarme. — Afin de maintenir les sections en haleine, et d'obtenir des membres qu'ils soient toujours prêts à intervenir, il est bon de faire — de temps en temps — des exercices d'alarme. La figure représente un

de ces exercices fait par la Société des samaritains de *Winterthur*. A remarquer les casquettes blanches à croix rouge de ses membres, et les deux estafettes-vélocipédistes qui, dans ces occasions-là, rendent de grands services.